

La voiture rouge

Une énorme explosion retentit. Je suis fauché par la force du souffle, mes oreilles bourdonnent, mes yeux me piquent. Je me relève péniblement pour voir dans le ciel un énorme champignon de fumée noire. Comme je commence à bien connaître la ville je devine que la bombe a dû exploser dans le quartier nord, à seulement un kilomètre d'ici. Je serre mon appareil photo contre moi et m'élanche dans cette direction. Déjà les survivants arrivent au compte goutte, je croise une femme qui porte un bébé dans ses bras et tire un autre enfant, elle hurle, je devine qu'elle cherche quelqu'un, peut-être un troisième enfant, mais je ne peux pas m'arrêter pour l'aider, j'ai à peine le temps de la voir qu'elle s'évanouit dans la foule, fuyant le lieu de la déflagration. La poussière envahit les rues, plus je me rapproche du lieu de l'explosion, plus l'air devient irrespirable. Je ne vois que les ombres des bâtiments, les silhouettes de personnes essayant comme moi de s'orienter. Je heurte différents objets. Personne ne fait attention à moi, je ne suis qu'un fou qui va dans la mauvaise direction. Je bouscule un homme, je le reconnais, il vend des fruits et légumes près de mon immeuble. Je baisse mes yeux et reste figé. Dans ses bras il y a une petite masse inerte enveloppée d'un châle bleu. Il me hurle quelque chose et me pousse pour que je le laisse passer. Je continue à avancer en pensant au petit être dans les bras de l'homme. Je ne peux m'habituer à ces visions, depuis un an que je vis ici, un an que je fais constamment face à la mort, la peur et la souffrance. C'est presque devenu surprenant qu'il y ait moins de dix personnes disparues chaque jour. Je regarde ma montre, vingt minutes sont passées depuis l'explosion, la poussière commence petit à petit à se dissiper. Je suis seul au milieu de ce qui aurait pu être un champ de bataille, autour de moi tout n'est que débris et restes calcinés d'habitations, les rares murs encore debout menacent de s'effondrer à tout moment, le sol goudronné a sauté laissant apparaître la terre. Ici ou là on retrouve des objets intacts, seule trace d'une existence passée, je me demande par quel miracle ils ont réchappé à la destruction du quartier. Je sais que les personnes que j'ai croisées sont probablement les seules survivantes du quartier nord, il y en avait si peu. Je revois leurs silhouettes fuyant le désastre, les rares visages que j'ai pu apercevoir dans cette course effrénée.

Ces expressions d'horreur resteront à jamais gravées dans ma mémoire. Ces images je ne peux pas les capturer, les montrer au reste du monde. Elles sont insaisissables par un appareil photo, pour les croire il faut les voir soi-même mais, là encore la nature humaine s'y refuserait. J'évite de trop regarder en détail car je sais qu'ils sont toujours là, ceux qui n'étaient pas au bon endroit lorsque le drame s'est produit, ou encore ceux qui n'ont simplement pas couru assez vite. Je ne veux pas les voir. Je fais une brève prière afin de souhaiter un bon voyage à toutes ces âmes et par la même occasion j'essaye d'apaiser la mienne puis, je sors mon appareil photo de son étui et je mitraille l'endroit. Ici, un morceau de cuisine, là-bas l'enseigne d'une échoppe. Le bruit presque imperceptible du déclencheur de l'appareil trouble le silence succédant à la mort. Je capture les dernières traces de ce lieu et pars offrir mon aide aux secouristes bénévoles qui viennent d'arriver. Je passe le reste de la journée à aider des personnes

à retrouver leurs maigres biens dans les décombres, je ne réfléchis plus, ou peu, c'est ma manière à moi de me protéger de cette effroyable réalité. J'enchaîne des gestes instinctifs jusqu'au coucher du soleil et enfin je rentre chez moi.

Mon appartement froid m'attend, les seuls meubles attestant que je vis ici sont un lit et un mini frigo, vu le peu de temps que j'y passe je n'ai pas jugé nécessaire de meubler plus que le strict minimum. J'essaie de me vider la tête mais je sais que ce soir au journal de vingt heures dans n'importe quel pays, on parlera de la 8ème bombe qui s'est abattue sur Gaza en une semaine, touchant le quartier nord. Je sais aussi que quelle que soit la durée du reportage, à la fin du journal télévisé les gens oublieront tout et retourneront à leurs occupations car tout ce qu'on leur aura montré n'aura été qu'un nombre approximatif de victimes et de rapides images montrant l'étendu des dégâts. Je ne veux pas de ça, je ne veux pas que ça soit un événement aussi important que la sortie du dernier jeu vidéo à la mode. Je m'endors en priant pour qu'un nouveau missile ne s'abatte pas sur la ville pendant la nuit.

Huit heures, il y a la queue au cybercafé, les survivants du district sont venus donner des nouvelles à leurs proches qui ont pu s'expatrier. Je passe mon tour, je ne suis pas pressé. Une jeune femme surprise me remercie et me demande si je n'ai pas quelqu'un à joindre, je réponds négativement puis la questionne sur sa famille à l'étranger. « Ma famille ne vit pas à l'étranger, elle habitait dans le quartier nord. C'est moi qui suis partie pour mes études, durant toutes ces années je ne leur ai pas donné de nouvelle. Je n'ai rien voulu voir, rien voulu faire, occupée à ma petite peau, ma petite personne. Je ne sais pas comment je vais m'en sortir. Je les ai tous perdus. » Je rapporte ses paroles sur mon carnet. Intriguée, elle me demande ce que je compte en faire. « Mon histoire n'a rien d'exceptionnelle » me dit-elle. Je lui explique que si pour moi elle l'est ! J'essaie de recueillir des témoignages. Je voudrais que le monde entier la trouve exceptionnelle et que la mort ne devienne pas une banalité parce qu'on la côtoie au quotidien. Peu à peu les rares ordinateurs se libèrent, je me connecte sur mon blog et publie comme à mon habitude les photos de la veille en y ajoutant le témoignage de la jeune femme. Je ne suis pas photographe ou journaliste, je capture des événements que je poste sur la toile, espérant que cela déclenchera quelques sentiments et prises de conscience chez autrui.

Alors que j'allais me déconnecter, la sirène d'alerte retentit, j'attrape mon appareil photo et cours vers l'abri anti-bombes le plus proche. Nous avons environ cinq minutes, pas plus pour rejoindre un abri quand la sirène se déclenche, après ça un missile peut s'écraser n'importe où. Je retrouve une quinzaine de personnes, je lis dans leurs yeux qu'elle n'en peuvent plus. Je partage tellement leur sentiment. Cinq minutes passent, rien. Il y a un petit garçon dans le groupe, environ quatre ans je pense. Il joue tranquillement aux petites voitures tout en souriant à sa mère. Dix minutes et toujours rien. Une petite voiture rouge roule à mes pieds, je la renvoie en direction de l'enfant, qui éclate de rire et me la renvoie à son tour. Le manège recommence plusieurs fois. Quinze minutes que nous sommes ici. L'atmosphère dans l'abri commence à se détendre, toutes les personnes présentes sont attendries par la

joie de vivre de l'enfant. Je prends en photo le groupe de personnes et l'enfant au centre, leurs sourires paraissent incongrus dans un tel lieu mais, moi aussi je me laisse aller à l'ambiance presque sereine de l'espace. Trente minutes passées, rien. Cela commence à devenir étrange, il y a rarement de fausses alertes, la bombe prédite aurait du exploser il y a plus de vingt minutes. Je vois que le groupe de personnes avec qui je suis commence aussi à s'interroger, d'un commun accord nous décidons de rester un instant de plus par précaution puis de quitter ce lieu lugubre. Le petit garçon regarde sa mère les yeux pleins d'espoir, comprenant que nous allons bientôt sortir. Enfin, ma montre affiche que les dix minutes sont passées. Sur un signe de sa mère, l'enfant court vers la sortie, serrant ses petites voitures contre lui, un sourire aux lèvres. A mon tour, je m'approche de la porte, le soleil réchauffe ma peau. Je photographie ce spectacle de Gaza illuminé par la lumière de fin d'après midi, les rues animées par les personnes sortant comme nous des abris ou, par les commerces reprenant leurs activités. Je tourne mon visage vers le ciel afin de profiter des rayons du soleil et aperçois une masse sombre . Le soleil me brûle les yeux, clignant des paupières, je détourne le regard. Quand j'ouvre à nouveau les yeux je vois tout d'abord le sol, ma joue et le reste de mon corps y reposent. Plus loin, j'aperçois une petite voiture rouge, baignant dans une flaque de même couleur.

Anouk Barbier